

Les deux corps de la Reine et ses substituts

La souveraineté d'une Vierge andalouse

The Queen's two bodies and her substitutes. The sovereignty of an Andalusian Virgin Mary

Los dos cuerpos de la Reina y sus substitutos. La soberanía de una Virgen andaluza

Antoinette Molinié



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24980>

DOI : 10.4000/assr.24980

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2013

Pagination : 269-291

ISBN : 13-978-2-7132-2394-5

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Antoinette Molinié, « Les deux corps de la Reine et ses substituts », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 161 | Janvier-Mars 2013, mis en ligne le 30 mai 2016, consulté le 20 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24980> ; DOI : 10.4000/assr.24980

Antoinette Molinié

Les deux corps de la Reine et ses substituts

La souveraineté d'une Vierge andalouse

Une figure de sainteté peut être à la fois unique et multiple. Les variantes de ses représentations se présentent comme des choix iconographiques ou bien comme des avatars, les solutions intermédiaires entre ces deux extrêmes étant les plus courantes. Elle peut également générer des substituts qui acquièrent par différentes manipulations le pouvoir de la remplacer. La Vierge Marie se prête avec une grâce particulière à toutes ces formes de démultiplications. Figure centrale de la religion catholique, elle se présente sous les différents visages qui témoignent des épisodes de sa vie. Elle génère ainsi des figures qui peuvent paraître indépendantes les unes des autres. Immaculée Conception en jeune fille, Annonciation face à l'ange Gabriel, Mère nourricière à l'enfant Jésus, Douleuse aux poignards plantés dans le sein, Assomption glorieuse auprès de la Trinité, etc. : telles sont les figurations de Marie qui prennent parfois l'allure d'avatars.

En Andalousie, la Vierge Marie représente incontestablement la Magna Mater vénérée dans de nombreuses sociétés méditerranéennes. Mais c'est plutôt la variété de ses figures locales qu'ont exploitée les Andalous. Pour eux, le personnage de la Vierge Marie en soi n'a pas grand sens si on ne précise pas de quelle Vierge il s'agit, et le terme « Virgen » est systématiquement suivi du nom de la divinité à laquelle on fait référence, à moins que le locuteur ne se trouve dans le territoire de l'une d'entre elles et se réfère à celle-ci par défaut. Chaque ville, chaque village possède sa Virgen, et l'on entretient avec elle des relations passionnées. Les Vierges rivalisent entre elles : celles de deux régions et même celles des quartiers d'un même village. Cette multiplicité qui rend la mère de Dieu très proche des saints patrons est particulièrement visible lors des processions de la semaine sainte : on y voit, célébrées les unes derrière les autres, des dizaines de Vierges, chacune d'elles étant parfaitement identifiée par son nom, par le décor de son trône, par le quartier où elle réside, par le bijou qu'elle porte, par la *saeta* qu'on lui chante, par le moment de la Passion qu'elle met en scène.

Cependant certaines Vierges sont fédératrices de régions entières car elles attirent des milliers de fidèles. Elles marquent d'immenses « territoires de grâce » (W. A. Christian, 1976 : 74), elles fixent les appartenances sociales, elles président

aux destins des membres de lignages qui en ont fait leur protectrice, elles prennent parti dans une guerre civile : bref, elles ont une fonction quasiment totémique dans la mesure où elles se présentent comme des opérateurs de classification alternative à l'opposition rigide des classes sociales qui caractérise la société andalouse. C'est ainsi que certaines Vierges miraculeuses étendent leur « grâce » non seulement au pays sur lequel elles règnent mais encore aux communautés des pèlerins qui viennent l'adorer une fois l'an. C'est le cas de la Virgen del Rocío dont le sanctuaire est situé en Andalousie occidentale dans la région de Huelva.

La Virgen del Rocío

La Vierge de la Rosée, règne sur les mystérieux marais du delta du Guadalquivir, dont une partie constitue aujourd'hui un parc naturel. Son sanctuaire se lève au milieu des dunes, des oiseaux migrateurs et des chevaux sauvages. Son pèlerinage annuel, qui culmine le lundi de la Pentecôte, attire plus d'un million de visiteurs. Son « territoire de grâce » éclate à la mesure de sa dévotion : si ses fidèles formaient à l'origine une petite communauté groupée autour de son sanctuaire près d'Almonte, ils viennent aujourd'hui par centaines de milliers de l'Espagne entière, et son culte est mondialisé à travers sa diffusion télévisuelle. Les hommes politiques rendent des hommages officiels à celle qui est devenue l'emblème de l'Andalousie autonome, tandis qu'ils évoquent avec envie les vingt minutes que le pape Jean-Paul II a passé seul avec leur Virgen lors de son voyage à Séville en 1992. Cependant cette mondialisation ne saurait cacher un culte profondément enraciné dans la culture andalouse.

L'image de la Virgen del Rocío, œuvre anonyme en bois polychrome de 1,40 mètre de haut, est celle de Marie debout, le visage souriant et les yeux baissés sur l'enfant qu'elle présente (voir photo n° 1). Le premier sanctuaire de cette divinité aurait été érigé à Las Rocinas (premier nom de cette Vierge) par Alphonse X Le Sage en 1275 (J. Infante Galán, 1971). D'autres érudits pensent que l'image date du xv^e siècle (J. Hernández Díaz, 1980). En fait celle-ci est probablement le résultat de plusieurs transformations, essentiellement celle d'une taille du xiii^e siècle qui fut habillée à la fin du xvi^e siècle ou au début du xvii^e (M. Á. López Taillefert, 1997). Aujourd'hui encore la passion anime les débats historiographiques autour de l'image, laissant poindre parfois l'expression de fantômes sur l'effigie primitive, telle qu'elle pourrait vivre encore sous le manteau de la Vierge¹.

En effet, le corps de la Vierge semble occuper bien des esprits : « Qu'il y a-t-il sous ses vêtements somptueux ? » L'image se présente en effet comme un visage et des mains portant l'enfant Jésus sur de somptueux vêtements sous lesquels on

1. Sur l'image et le culte de la Virgen del Rocío, voir M. D. Murphy et J. C. González Faraco (éds.), 2002. Pour un historique des noms de la Vierge, voir M. D. Murphy et J. C. González Faraco, 2001.



Photo 1. La Virgen del Rocío en Reine

devine que la Vierge est vide. Les seules personnes qui peuvent toucher la Virgen del Rocío pour l'habiller sont des femmes, parfois certains hommes efféminés. Ces chambrières refusent catégoriquement de parler de « ce qu'il y a en-dessous ». Quand vous leur demandez discrètement si l'idole porte des chaussures, elles éludent le sujet en vous signifiant qu'il est confidentiel. Le traitement du corps de la Virgen del Rocío est proche d'une dénégation, tel que le décrit Marlène Albert-Llorca (1995 : 213) pour la Vierge de la Sort à Saint Laurent de Cerdans :

- « Et donc, vous ne saviez pas que la Vierge était vide ?
- Si, parce que nous la sentions en la touchant. Mais nous faisons tout pour ne pas voir. »

Dans les années quatre-vingt-dix, les fonctions de chambrières de la Virgen del Rocío étaient attribuées à une vieille fille, une veuve et la fille de celle-ci. Mais l'équipe idéale semble être celle que forment une célibataire et sa nièce, si bien que la transmission parfaite de la Vierge se ferait de vierge à vierge. Il apparaît ainsi que ce sont des femmes sans sexualité qui habillent l'image, et que, de préférence, elles assument la virginité de Marie dont elles ont la charge. La Virgen a aussi tout un entourage d'hommes dont l'homosexualité semble être acceptée par des fidèles pour qui elle constitue, en d'autres circonstances, un

scandale. En temps ordinaires, et en particulier pour son intendance, la Virgen del Rocío n'est donc approchée que par des êtres au sexe mal défini. Le privilège d'habiller l'image de la Vierge donne aux chambrières un pouvoir dont les hommes semblent jaloux : ils font, sur la sexualité des gardiennes de la divinité, des commentaires qui tranchent avec le respect qu'elles leur inspirent, et, par contrecoup, ils sexualisent la Vierge.

Le corps sexué de la Virgen del Rocío est célébré avec une force particulière lors de la messe qui clôture le pèlerinage annuel, la nuit du dimanche au lundi de la Pentecôte. La déesse est debout sur son trône en argent, derrière la grille qui ferme le chœur, tout au bout de la nef du sanctuaire. Pour cette messe du dimanche soir, le sanctuaire est bondé et il y règne une tension explosive. Les équipes de la Croix-Rouge évacuent des hommes évanouis. Vers trois heures du matin, un cri interrompt les prières : « *Almonteños a por Ella!* » (« Hommes d'Almonte, allons la prendre ! ») Les garçons d'Almonte escaladent la grille du chœur, bousculent le curé, s'emparent du trône en argent de la Vierge et se ruent avec l'image vers la sortie, dans une incroyable bousculade. La cohue est indescriptible et une lutte à mort s'engage pour porter la Vierge. Les garçons sont accrochés à la grille du chœur, ils roulent sur l'autel, les notables sont bousculés, les prie-Dieu sont renversés, les hurlements et les applaudissements fusent de toutes parts... Toute la nuit autour du sanctuaire, les jeunes d'Almonte se battent pour avoir l'exclusivité de porter la Vierge sur leurs épaules, pour empêcher tout « étranger » de s'approcher d'elle. Il règne dans cette procession chaotique une violence inouïe. Quand un porteur s'effondre, d'autres épaules se tendent et la Virgen passe ainsi sur les corps bandés et ruisselants des garçons comme un navire en dérive qui jamais n'échoue. Tout autour les hommes n'ont qu'une idée en tête : « se mettre sous la Vierge » (« *meterse debajo de la Virgen* »), et quand ils surgissent de dessous du trône pour raconter leur expérience, leur voix s'étrangle.

Une longue procession suit le rapt de l'image de la Vierge jusqu'en fin de matinée du lundi de la Pentecôte. Le trône est ainsi porté par les garçons d'Almonte vers les différentes maisons des confréries des pèlerins qui font la fête jour et nuit, à l'issue de leur voyage². C'est ce moment de la procession que les membres de la « confrérie matrice » d'Almonte exploitent pour mettre en concurrence les confréries « filiales » qui attendent impatiemment la visite de la Vierge. Ils instrumentalisent pour cela le circuit qu'ils font faire à l'image qu'ils portent : c'est ainsi que la Vierge boude telle ou telle confrérie « filiale » (souvent celle de Villamanrique, rivale de celle d'Almonte), en privilégie d'autres, dose les minutes qu'elle passe sur le seuil de chacune des maisons rituelles. Le lendemain, dans les bars et dans la presse, les commentaires fusent sur les différentes stations

2. Chaque confrérie a une *casa-hermandad* près du sanctuaire, une maison rituelle qui abrite les confrères venus en pèlerinage. Ceux-ci dorment pour la plupart dans les roulottes dans lesquelles ils ont fait le voyage.

de la Vierge au cours de sa procession, sur les temps que l'image a passés face à chacune des maisons des confréries. Par son circuit rituel, l'image dessine ainsi une hiérarchie, et certains pleurent à chaudes larmes la déchéance de leur confrérie devant laquelle la Vierge ne s'est pas même arrêtée. Par sa manipulation, l'image sainte construit ainsi des rapports entre des groupes sociaux et confirme l'autorité de l'un d'entre eux. Selon le circuit rituel imposé à l'image par les garçons d'Almonte, cette hiérarchie se superpose, contredit ou souligne celle, plus statique, qui est fondée sur l'ancienneté des confréries « filiales ». Il est clair que la Virgen del Rocío joue un rôle politique à travers la manipulation de son image.

La Virgen del Rocío est une Reine

Tout au long de cette procession, de nuit comme de jour, un cri est répété avec une étonnante ferveur, au rythme enflammé d'une *bulería* :

« <i>Viva la Virgen del Rocío !</i>	« Vive la Virgen del Rocío !
<i>Viva la Blanca Paloma !</i>	Vive la Blanche Colombe !
<i>Viva la Reina de las marismas !</i>	Vive la Reine des marais !
<i>Viva la Reina de Andalucía !</i>	Vive la Reine d'Andalousie !
<i>Viva la Reina de los Cielos ! »</i>	Vive la Reine des Cieux ! »

La Vierge est ainsi célébrée d'abord comme « Blanche Colombe » tant il est vrai que le jour central de son pèlerinage est fixé au lundi de la Pentecôte, le jour où l'Église fête la descente de l'Esprit Saint, sous forme de colombe, sur Marie et les apôtres de Jésus³. Les vivats qui suivent célèbrent la Vierge en tant que Reine et tracent les différents niveaux de sa souveraineté : celui des marais de l'embouchure du Guadalquivir où s'érige son sanctuaire, celui de l'Andalousie d'où viennent chaque année les pèlerins le jour de la Pentecôte (aujourd'hui de l'Espagne entière), enfin celui des Cieux en tant que Regina Coelis, mais aussi ceux des ondes hertziennes puisqu'on peut suivre le pèlerinage annuel à la télévision. Le pouvoir qu'exerce cette Reine sur ce vaste territoire est construit par le rituel. Celui-ci met en mouvement non seulement l'image centrale de la souveraine mais aussi ses figures et ses substituts.

Selon la théologie de l'Église catholique, la Vierge est Reine en qualité de mère de Dieu, empereur du Ciel. Elle a été de plus couronnée par son fils Jésus lors de son Assomption. « Nouvelle Jérusalem » ou « grand signe » de l'Apocalypse, son caractère royal lui vient, selon les Saints Pères, de son identification avec l'Église souveraine. Le pape Pie XII déclare officiellement Marie « Reine du Ciel »

3. Pour l'analyse de cette relation entre la Virgen del Rocío et le Saint Esprit, voir Molinié, 2004.

en 1954, quatre ans après la proclamation de l'Assomption. Bien avant, le 8 juin 1919, sous le pape Benoît XV, la Virgen del Rocío avait fait l'objet d'un couronnement canonique par le cardinal Almaraz. Cette souveraineté ecclésiastique ne faisait que confirmer celle que le peuple construit depuis des siècles par son culte et ses rituels.

Tout au long de l'année, la Virgen del Rocío se présente derrière la grille de son sanctuaire « en Reine » (*de Reina*), vêtue comme une dame de la noblesse du début du XVII^e siècle, d'une large basquine tenue par une monture, une collette en dentelle et une importante mantille (voir photo n° 1). L'ensemble est en tissu précieux. Elle porte une lourde couronne en or et présente dans ses mains, faisant face à la foule, un enfant Jésus qui tient avec elle un sceptre d'or. La robe qu'elle porte généralement lui a été offerte par la comtesse de Paris. Son territoire des marais du Guadalquivir, propre à la chasse, a toujours été lié à la couronne et singulièrement à la famille d'Orléans. En 1850 le duc de Montpensier, fils de Louis Philippe d'Orléans roi de France, acquiert le palais de Villamanrique de la Condesa, proche du sanctuaire. Il est marié à la sœur d'Isabelle II de Bourbon. En 1892, le comte de Paris achète les 8 456 ha qui entourent le palais de Villamanrique. C'est ainsi que le culte de la Virgen del Rocío s'étend à la maison royale française. Doña Esperanza et don Pedro d'Orléans-Bragance, roi du Brésil, récemment disparus, ont toujours joué un rôle important dans ce culte. Un pèlerinage leur était réservé lors de la *misa del Real*, la grande messe qui clôture le pèlerinage à la Vierge, et don Pedro a toujours été, tout comme le roi d'Espagne, « *hermano mayor honorario* » assumant ainsi la charge principale de la première confrérie du culte. En 1972, la princesse Sophie, actuelle reine d'Espagne, préside la célébration de la Vierge. C'est ainsi que, depuis Alfonso X el Sabio jusqu'à nos jours, le culte de la Vierge de Rocío a été lié à la couronne d'Espagne. Aujourd'hui il est bon pour un membre de la Junta de Andalucía (gouvernement autonome de l'Andalousie) de s'afficher en pèlerin de cette divinité qui est devenue l'emblème de cette région mariolâtre.

Quelques données du culte rappellent la dimension royale de la Vierge. Nous avons vu qu'elle a été couronnée en 1819. Un monument conserve le souvenir de cet événement sur la place de El Real proche du sanctuaire de la Vierge, « El Real » désignant généralement le lieu où campe le roi ou le chef de l'armée. D'autres toponymes vont dans le même sens, tel celui de « Palacio », lieu de rendez-vous des pèlerins à la dernière étape avant d'arriver au sanctuaire. Par ailleurs, à l'instar des reines ou des femmes de la noblesse, la Vierge a, comme nous l'avons vu, une riche garde-robe et des chambrières :

<i>La Virgen del Rocío</i>	La Vierge de Rocío
<i>Tiene en su camarín</i>	a dans sa chambre
<i>Más oro y más diamantes</i>	Plus d'or et de diamants
<i>Que el rey de Madrid.</i>	Que le roi de Madrid.

(Chant dansé en *sevillana rociera*)

La dimension royale de la Vierge est ainsi élaborée par un ensemble de dispositifs dans lesquels se mêlent la théologie et le culte populaire, le mythe et le rite. Sa souveraineté est construite par la manipulation de ses figures et de ses substituts : du sanctuaire de Rocío où elle trône en Reine derrière sa grille, au village d'Almonte où elle est transportée en bergère tous les sept ans, jusqu'à son « territoire de grâce » d'où viennent chaque année les pèlerins, et enfin au village-monde télévisuel.

« Vive la Reine des marais » : les deux corps de la Vierge

La Vierge règne sur les marais du delta du Guadalquivir et, curieusement, son domaine correspond au Coto de Doñana, Parc Naturel protégé par l'État. Avant les lois d'expropriation des biens ecclésiastiques, elle possédait un troupeau de chevaux sauvages. Elle a toujours été la patronne des activités cynégétiques clandestines, protectrice des braconniers, des ramasseurs de coquillages, des charbonniers à la sauvette. Mais en même temps, selon la tradition, elle a été vénérée par les agriculteurs proches des marécages.

La souveraineté de la Vierge s'étend ainsi du domaine sauvage de son sanctuaire marécageux au territoire domestique du village d'Almonte. C'est entre ce dernier et Villamanrique de la Condesa, peuplé de chasseurs, qu'oscille l'origine de la Vierge. La rivalité qui oppose les deux bourgs est inscrite dans le mythe d'origine qui reprend un schéma très classique d'image miraculeuse.

Un chasseur (ou un berger suivant les versions) trouve une statuette en bois de la Vierge cachée dans un olivier sauvage (*acebuche*). Il alerte les gens d'Almonte où l'on va porter l'image. Mais invariablement celle-ci revient à l'arbre où elle a été découverte. On lui construit une chapelle à Almonte, mais elle continue à revenir à son lieu d'origine. Enfin, on lui construit un sanctuaire sur le site même de l'apparition, soit le centre actuel du pèlerinage. Elle semble l'approuver. On observe ainsi un transfert du miracle de l'apparition sur l'image elle-même ainsi sacralisée.

Or si le miracle eut bien lieu dans le territoire d'Almonte, le chasseur-berger auteur de l'invention, était, quant à lui, originaire de Villamanrique. Depuis lors, chacun des deux villages revendique l'invention de la Vierge, l'un arguant du droit du sol d'Almonte, l'autre du droit du sang de Villamanrique. La rivalité des jeunes des deux bourgs peut devenir violente au moment des processions. Elle exprime une opposition qui les dépasse : traditionnellement les habitants de Villamanrique se consacrent à la chasse (surtout du braconnage) et à la production de charbon végétal, tandis que ceux d'Almonte sont agriculteurs et éleveurs de chevaux. Par son invention, l'image de la Vierge apparaît comme une borne : jadis, lors la *reconquista*, entre les chrétiens et les musulmans, et aujourd'hui entre les activités cynégétiques et agricoles des deux bourgades qui la revendiquent. Elle prend, dès lors, la dimension universelle d'une partition entre le domaine sauvage et l'espace domestique et se présente comme une figure de liminalité qui rappelle

évidemment Artémis et surtout Cybèle (Borgeaud, 1996). Comme ces divinités, elle joue un rôle important dans l'initiation des jeunes hommes.

Or, tous les sept ans, la Vierge habituellement habillée en Reine (*de Reina*) se métamorphose en bergère (*de pastora*). Sa robe est alors plus modeste et elle porte un chapeau de paille orné de fleurs des champs sur de longues boucles anglaises. Son enfant est habillé *de pastorcito*, « en petit berger ». Les discussions des hommes sur leur préférence pour l'une ou l'autre figure de la Vierge sont interminables et traduisent deux aspects contrastés de leur rapport au féminin : la reine puissante, à laquelle on est soumis, et la jeune fille en fleur que chacun voudrait séduire⁴. C'est ainsi que la Vierge en bergère est transportée nuitamment à dos d'hommes de son sanctuaire au village d'Almonte⁵. Des milliers de fidèles l'accompagnent, à pied, à cheval ou en tracteur par des chemins de sable qui traversent la pinède.

Avant le voyage, près du sanctuaire, les fidèles assistent en liesse à son habillage par les chambrières (voir photo n° 2). Celles-ci posent un voile précieux sur son visage et recouvrent sa robe de bergère d'une pèlerine de chasseur qui la dissimule entièrement⁶. Ainsi métamorphosée en divinité abstraite et sauvage, elle avance à la cadence des reins de ses porteurs, entre les pins, au clair de lune, dans le nuage de poussière que soulèvent les chevaux.



Photo 2. Les chambrières habillent la Vierge avant sa translation

4. M. D. Murphy et J. C. González Faraco, 2007, ont relevé cette représentation duelle de la Virgen del Rocío et l'ont interprétée en termes de « motivations psychologique et sociologique ».

5. La première translation documentée date de 1607 mais elle est vraisemblablement plus ancienne. La municipalité d'Almonte en décidait quand il y avait une calamité dans la région. Depuis 1926, les translations ont lieu tous les sept ans.

6. En 1998, l'ancienne pèlerine fut remplacée par un modèle créé par un grand couturier de Séville. Certains condamnèrent une instrumentalisation publicitaire de la Virgen, d'autres se félicitèrent d'un hommage rendu à la beauté de leur idole qui se voyait ainsi gratifiée de la fonction de *top model*.

À son arrivée à Almonte, la divinité fantomatique que l'on devine à peine sous le paquet étrange qui passe d'épaules en épaules, est saluée par des salves assourdissantes de coups de feu. C'est avec une véritable jubilation que les hommes les répètent à l'infini. Les garçons d'Almonte semblent prêts à toutes les violences pour être près de leur idole. Quand le lever du jour dévoile les tuiles et les murs blanchis à la chaux, les fusils redoublent d'ardeur. Les caméristes s'approchent de la Divina Pastora. Lentement, elles défont la pèlerine de la Vierge. Les garçons sont de plus en plus déchaînés. Il n'y a aucun doute : les saintes femmes traînent pour défaire les épingles, pour plier peu à peu le manteau. Le ton et la violence montent, et un étranger au rituel pourrait craindre pour elles. Dès que les rayons de soleil frôlent la Vierge, une chambrière lui enlève son voile et des hurlements de plaisir montent dans le petit matin d'Almonte. Les fusils crépitent et les hurlements rauques se font jubilatoires. Les garçons luttent à présent avec férocité pour porter leur idole à l'église où l'on se dispute pendant de longues heures son accès (voir photo n° 3).



Photo 3. La Virgen del Rocío lors de sa translation (cliché Miguel Ventura)

La reine en translation s'est ainsi métamorphosée en bergère : la souveraine règne à présent sur le *limes*, entre les domaines sauvage et domestique, par ce dédoublement. Celui-ci est produit par le rituel : non seulement celui de la translation, mais aussi celui de l'habillement de la Vierge en bergère avant son départ, puis son *strip-tease* mené par les chambrières qui apparaissent évidemment comme ses prêtresses. La Vierge va rester dans l'église d'Almonte jusqu'au prochain pèlerinage de la Pentecôte, soit environ neuf mois, période évidemment significative après la violence des rapports qu'elle a entretenus avec les garçons lors

de sa translation. Et pendant ce séjour de gestation rêvée, elle redevient royale : elle n'est plus « bergère » en mouvement mais « Reine » siégeant dans l'église d'Almonte jusqu'à son retour à son sanctuaire dans les marais⁷.

« Vive la Reine d'Andalousie » : les substituts de la Vierge

C'est ici qu'elle va recevoir, pour la Pentecôte de l'année suivante, des centaines de milliers de pèlerins. Le règne de la Virgen del Rocío s'étend en effet à toute l'Andalousie, et même à toute l'Espagne, à travers des confréries « filiales » dispersées dans tout le pays : une dizaine en 1920, 24 en 1936, 46 en 1970, une soixantaine en 1984 et plus d'une centaine aujourd'hui. Elles sont classées en ordre hiérarchique selon leur ancienneté, à l'instar des familles de la noblesse. Elles sont administrées selon un système de charges annuelles dont l'essentielle est celle d'*hermano mayor* (« frère majeur ») qui implique des dépenses festives importantes et proportionnelles au prestige qu'elle apporte.

Cependant la confrérie d'Almonte, appelée « confrérie matrice », se situe en dehors de cette classification. Il est vrai qu'elle assume un rôle prééminent dans le culte de la Vierge. C'est sur son territoire, on s'en souvient, que fut découverte l'image miraculeuse de la Vierge. Par ailleurs le Conseil municipal d'Almonte a joué un rôle capital dans le culte de la Virgen del Rocío : c'est lui qui gère l'importante donation qui lui fut faite en 1587 par un habitant de Lima (Pérou)⁸. Enfin, de nos jours, la « confrérie matrice » bénéficie, sur le site du sanctuaire, des ventes extrêmement lucratives d'objets saints : statuettes, bénitiers, porte-clés... Autant d'objets saints qui contribuent, comme nous le verrons, à l'extension du pouvoir de la souveraine.

Chaque confrérie « filiale » voyage de sa localité au sanctuaire le temps nécessaire pour y arriver le vendredi qui précède le dimanche de la Pentecôte, journée centrale du culte. Le *camino*, le « chemin » comme on désigne couramment le voyage, est très lent et festif : on s'arrête souvent pour boire, chanter et danser

7. Le temps où la Vierge est habillée en bergère dans l'église d'Almonte (quelques semaines) dépend surtout de ses chambrières. Je remercie J. C. González Faraco pour cette information et bien d'autres encore.

8. Par testament Baltasar Tercero fonde en 1587 une chapellenie : « *Item mando que de la parte que he de haber e me cupiere de mi / parte, se saquen dos mil pesos ensayados e marcados e que mi muger los envíe a España, e se lleven a la villa de Almonte, que es diez leguas de Sevilla, e allí se echen en renta fija e perpetua e con ellos instituyo una capellanía en la ermita que se llama Nuestra Señora de las Rosinas, que está entre Sanlúcar de Barrameda e la dicha villa de Almonte, adonde mando se diga una misa cada día perpetuamente, e la renta que montare de los dichos dos mil pesos...* » Testament de Baltasar Tercero, Autos de Bienes de Difuntos, AGI, Contratación, 251, N.1, R.10., fol. 10 v^o et suivants (1587), cité par García López (2010). Cet article bien documenté donne des détails (intéressants pour les spécialistes des missions américaines) sur la vie de Baltasar Tercero et son retour aux sources de sa dévotion. Voir aussi J. Infante Galán (1971).

des *sevillanas rociaras*⁹. Les pèlerins sont à pied, à cheval et plus récemment en tracteur. Ils dorment à la belle étoile ou dans des *carretas*, des chars à bœufs couverts de bâches évoquant ceux de la ruée vers l'or. *Hacer el camino* (« faire le chemin ») est un art : pendant plusieurs jours, il faut à la fois prier, faire la fête et vivre dans l'allégresse une vie nomade sans confort. On dort peu dans cette ambiance orgiaque où les prières chantées à la Vierge alternent avec des bacchanales carnavalesques.

Le cortège des chars de chaque confrérie est ordonné derrière l'un d'entre eux qui d'évidence joue un rôle central : c'est celui qui porte un trône en argent (parfois en bois) dont le décor, somptueusement rococo, tranche remarquablement avec la rusticité des bœufs qui le traînent (voir photo n° 4). Placé en tête de la caravane, il est conduit par un spécialiste fort respecté qui parle aux bœufs tout au long du voyage. Ce trône qui ressemble à celui de la Vierge dans le sanctuaire, se présente comme un lit à baldaquin à quatre colonnes et un dais, le tout en argent. Il renferme ce que la confrérie a de plus précieux : son étendard, appelé *simpecado*, qui porte l'image de la Vierge (voir photo n° 5). Celle-ci est peinte sur un médaillon ou brodée en fils précieux dans un décor en argent. Le terme « *simpecado* » (« sans péché ») fait référence au dogme de l'Immaculée Conception dont la doctrine est adoptée très tôt en Andalousie avec une ferveur toute particulière¹⁰. Les *simpecados* des confréries sont souvent fort anciens. Aux quatre coins d'Espagne, chacun d'eux reçoit toute l'année, dans une chapelle qui lui est consacrée, les hommages des futurs pèlerins. Pendant le voyage à Rocío, c'est bien le *simpecado* qu'on prie le soir à la tombée de la nuit ; c'est pour lui qu'on chante et qu'on danse, et l'on frotte son foulard à l'argent de son trône pour reprendre des forces sur le chemin. Pour obtenir une faveur de la Vierge, le pèlerin peut offrir une « promesse » au *simpecado* de sa confrérie. Elle consiste le plus souvent à « faire le chemin » pieds nus, dans un total dénuement. À l'arrière du trône du *simpecado*, la *barra de promesas* est prévue à cet effet : cette « barre des promesses » sert d'appui à certains pèlerins, souvent des femmes âgées, qui peuvent ainsi faire le voyage à pied en tenant le support de l'idole dans la main, dans la poussière soulevée par les bœufs.

Dans la partie intérieure du dais en argent qui abrite le *simpecado*, juste au-dessus de celui-ci, un bas-relief d'argent figure une colombe d'où partent des

9. La *sevillana* se danse en couple, les danseurs se faisant face. À trois temps, elle se divise en quatre mouvements répétés trois fois. Les paroles des *sevillanas rociaras* évoquent les sentiments inspirés aux pèlerins par la Virgen del Rocío.

10. Le dogme de l'Immaculée Conception, défini le 8 décembre 1854 par le Pape Pie IX dans sa bulle *Ineffabilis Deus*, proclame que Marie, mère de Jésus-Christ, fut conçue exempte du péché originel : « Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine, qui tient que la bienheureuse Vierge Marie a été, au premier instant de sa conception par une grâce et une faveur singulière du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et qu'ainsi elle doit être crue fermement, et constamment par tous les fidèles. » Ce dogme est souvent confondu avec celui de la virginité de Marie.



Photo 4. Un char en argent traîné par des bœufs abrite le *simpecado* de la confrérie



Photo 5. Un *simpecado*

rayons. On pense évidemment au Saint Esprit qui féconda Marie, engendrant ainsi Jésus. Or, comme nous l'avons vu, le nom le plus courant qui est donné à la Virgen del Rocío est Blanca Paloma, soit Blanche Colombe, allusion probable au Saint Esprit fêté le lundi de la Pentecôte, jour central du pèlerinage annuel¹¹. La colombe qui surplombe le *simpecado* sur le dais a ainsi une définition ambiguë. Évoque-t-elle la Blanca Paloma, se présentant ainsi comme un double du *simpecado* qui lui-même apparaît comme un double de la Vierge ? Ou bien fait-elle référence à l'Esprit Saint placé dans le trône au-dessus du *simpecado* ? La Vierge, figurée par le *simpecado* de la confrérie, partagerait ainsi avec le Saint Esprit, figuré lui-même par une colombe volant au-dessus d'elle, une couche fort comparable à celles que partagent les pèlerins qui suivent dans les chars du cortège : une sorte de lit à baldaquin, tel qu'il est présenté dans de nombreuses Annonciations de la Renaissance, ici un ouvrage en argent tiré par des bœufs. Le *simpecado* en tant qu'étendard peut être considéré comme une Vierge relativement abstraite, même si une image de la divinité y est brodée. Mais, grâce au lit à baldaquin, les pèlerins se permettent un traitement plus concret de ce corps absent, qu'ils logent ainsi avec le géniteur de Jésus-Christ. Cette substitution, qui échappe au contrôle du clergé même si elle est autorisée, permet un traitement plus « païen » de l'image de la Vierge. Le soir, à la lumière des étoiles et d'un feu de bois, on chante, on boit, on danse autour du trône aux allures totémiques et les péchés de chair qui sont alors commis dans la pinède ne perturbent en rien la dévotion à l'étendard virginal placé sous la colombe de l'Esprit Saint.

Les *simpecados* des confréries apparaissent bien comme des substituts de la Vierge et, à travers ces étendards, celle-ci est présente dans toute l'Espagne. En effet, dans chacune des confréries qui font chaque année le pèlerinage, il existe bien une charge de chambrière : quelle mission a-t-elle si ce n'est d'habiller la Vierge logée dans le trône d'argent sous forme d'étendard ? On peut se demander d'où vient le pouvoir exorbitant de symbolisation de ces *simpecados*, simples morceaux de toile sur lesquels l'image de la Vierge est peinte ou brodée. On a vu le traitement et la dévotion qui leur sont réservés. Cependant un rituel semble privilégié dans l'activation de leur efficacité symbolique.

Le vendredi soir précédant le dimanche de la Pentecôte, les confréries « filiales » venues des quatre coins d'Espagne arrivent au sanctuaire. Le lendemain, elles défilent l'une après l'autre suivant l'ordre hiérarchique de leur ancienneté, derrière leurs *simpecados* tirés par des bœufs, et vont se présenter à la « confrérie matrice » d'Almonte dont les majordomes, somptueusement vêtus en flamenco, se tiennent avec solennité sur le seuil du sanctuaire (voir photo n° 6). La disposition des confrères d'Almonte, tenant les bâtons de leurs charges, ainsi que leurs discours d'autorité, tranchent avec l'humilité des membres des confréries « filiales » qui viennent leur rendre hommage. Même les bœufs, sur l'ordre du *boyero* qui les conduit, se prosternent devant la « confrérie matrice », détentrice de la divinité, qui est à l'intérieur du sanctuaire.

11. Pour les relations entre la Virgen del Rocío et le Saint Esprit, voir Molinié, 2004.



Photo 6. La « confrérie matrice » reçoit les *simpecados* sur le seuil du sanctuaire

Il existe ainsi un lien entre deux moments essentiels du culte. Avant le rapt de la Vierge, nous venons de voir que les confréries « filiales » venues de toute l'Espagne viennent prêter allégeance à la « confrérie matrice » selon l'ordre hiérarchique établi fondé sur l'ancienneté. Mais après le rapt de la Vierge, nous avons vu comment les garçons d'Almonte en prennent possession et, en gouvernant la procession vers les maisons rituelles, construisent une hiérarchie selon les consignes de la « confrérie matrice », sans tenir compte de l'ordre établi. C'est ainsi que s'exprime le pouvoir de la Reine par le biais de sa « confrérie matrice », établissant des rapports de suzeraineté avec chacune des confréries « filiales » de pèlerins. Celles-ci, détentrices d'autant de substituts de la reine, se présentent ainsi comme des vassaux dont le rang dépendrait certes de l'ancienneté de leur titre, telle qu'elle est reconnue avant le rapt, mais aussi de la volonté de la souveraine en fonction des rapports de force du moment, telle qu'elle est exprimée par les garçons de la « confrérie matrice ».

En observant la translation à Almonte, nous avons compris que c'est par le rite que l'image de la Vierge est dédoublée. Nous apprenons maintenant que ses substituts sont produits essentiellement par le rituel, à l'occasion de l'hommage que chacun des *simpecados* de chacune des confréries « filiales » rend à l'Hermanidad matriz d'Almonte sur le parvis du sanctuaire. On assiste alors à une sorte de « rechargement en réalité » de chacun des substituts de la Vierge sur l'image, comme si l'énergie de substitution des *simpecados* se rechargeait sur la source iconographique, elle-même en connexion mystérieuse avec la divinité qu'elle représente. Cette interprétation s'impose lorsqu'on observe l'ensemble

des étendards des confréries, descendus de leurs trônes et rassemblés sur le Real face à l'autel où est célébrée la messe. Les *simpecados* ne sont ni des métaphores ni des métonymies de la divinité, mais ses substituts à part entière.

Il est clair que la « confrérie matrice » contrôle non seulement le « rechargement » des substituts de la Vierge mais, de façon plus générale, l'accès à celle-ci. Non seulement ses majordomes reçoivent les *simpecados* sur le parvis du sanctuaire et en examinent la présentation, mais ses jeunes décident du moment du rapt de la Vierge (« *Almonteños a por Ella* ») et s'en réservent l'exclusivité ; ce sont eux qui « se mettent sous Elle », tant lors de sa translation que lors de sa procession après le rapt, moment où ils déterminent l'état des relations entre la divinité et les différentes confréries venues en pèlerinage. Ce pouvoir exorbitant de la « confrérie matrice » a quelque chose de royal. L'autorité de la confrérie d'Almonte dans la production des substituts de la Vierge est confirmée par le rituel : comme les autres confréries, elle possède bien un *simpecado* ; cependant celui-ci, contrairement aux autres, n'est point vénéré dans un lit à baldaquin transporté par des bœufs, mais porté à cheval par le majordome de l'année, un peu comme on porte les couleurs de la reine.

C'est ainsi que se dessine un deuxième niveau de souveraineté de la Virgen del Rocío, bien au-delà du premier : celui de l'Andalousie (Reina de Andalucía) et même désormais de l'Espagne entière. C'est bien le rituel qui est une fois encore à l'œuvre. Il agit à travers les substituts de la Vierge en autant de *simpecados* qu'il y a de confréries, et, comme dans le cas de la translation, à travers l'efficacité du mouvement, cette fois du lieu d'origine de la confrérie au sanctuaire de la souveraine.

« Vive la Reine des cieux » : la Vierge au-delà de ses territoires

Cependant le pouvoir de la Virgen del Rocío est également accessible à travers des objets. Les artefacts manipulés par son culte sont évidemment très nombreux, et leur distance à la représentation centrale de la Vierge varie pour chacun d'eux dans sa nature et sa mesure.

Nous ne nous attarderons pas sur les images reproduisant celle de la Virgen qui méritent à elles seules une étude. Elles varient à l'infini : des photographies aux posters en passant par les porte-clés, les lampions clignotants ou les bénitiers. Plus intéressantes sont les médailles en métal des différentes confréries de pèlerins qui représentent la Vierge du sanctuaire avec des variantes subtiles dans l'encadrement de l'image et les couleurs du cordon qui les portent. Elles identifient, par leurs écarts, les confréries des pèlerins qui les exhibent sur leurs poitrines tout au long du pèlerinage, de telle sorte qu'on peut repérer l'affiliation de tout

interlocuteur et créer ainsi des réseaux d'interconnaissances. Cette fonction classificatoire est aussi celle des rubans des chapeaux *rocieros*¹² qui arborent une image de la Vierge dans les couleurs de la confrérie du porteur. La taille de ce ruban est réputée correspondre à celle de la Vierge primitive, telle qu'elle se présentait avant ses transformations du XV^e siècle. Cette décoration masculine suggère ainsi l'image fantasmée de la Vierge mythique découverte dans un olivier, celle qu'abriterait aujourd'hui la robe de la divinité actuelle, évoquant une appropriation de cette dernière sous une forme plus portable et individuelle que le combat pour le transport du trône.

Nous n'aborderons pas non plus les ex-voto, à la fois reproduction de l'image et offrande d'un suppliant : leur analyse nous plongerait dans l'activité miraculeuse de la Vierge, dépassant ainsi le cadre de cette étude. Ainsi, tout en soulignant la multiplicité et la variété des objets manipulés par la dévotion à la Virgen del Rocío, nous n'en retiendrons que deux pour les réflexions qu'ils permettent sur les procédés de substitution.

Parfois le sacristain du sanctuaire se montre discrètement derrière les grilles d'une chapelle latérale. Il est entouré de deux membres de la confrérie d'Almonte qui veillent probablement à ce que le curé n'assiste pas à leur idolâtrie. Le saint homme présente en catimini, de ses deux mains, un tissu précieux : un vêtement ayant habillé la Vierge. Les fidèles se précipitent. Des couples viennent y envelopper leur nouveau-né avec émotion. Ce premier objet trouve ainsi son efficacité dans l'extrême proximité de l'effigie : le procédé métonymique est clair.

Celui-ci est plus complexe dans l'autre manipulation observée dans cette même chapelle latérale. Des fidèles frottent au vêtement de la Vierge des objets auxquels ils tiennent, en particulier leur téléphone portable. Espèrent-ils ainsi étendre les bienfaits de la Vierge aux parents et amis dont l'appareil contient les numéros d'appel ? Parfois des morceaux sont découpés dans un ancien vêtement de l'image et distribués aux fidèles qui s'empressent de les ranger dans leurs portefeuilles aux côtés de leurs cartes de crédit. Si, à travers le portable, les bienfaits divins sont distribués à la multitude des abonnés dont le numéro figure dans l'objet sanctifié, à travers les fragments de robes de la Vierge, ils sont démultipliés en autant de porteurs de portefeuilles. Le mode de transmission du pouvoir bénéfique est comparable à la puissance de transaction d'une carte bleue.

C'est ainsi que l'agentivité du tissu saint opère par deux procédés métonymiques : le premier est direct et joue par l'extrême proximité entre l'effigie et son vêtement, le second est indirect, la distance avec l'image étant comblée par le pouvoir de transmission attribué au support. Si celui-ci est un téléphone, c'est la sacralité du tissu acquise par l'objet qui est transmise aux abonnés. Si c'est

12. Le terme « *rociero, a* », substantif ou adjectif, s'applique à tout ce qui concerne le culte de la Virgen del Rocío.

un portefeuille, la sacralité du tissu saint est démultipliée en morceaux. Que le pouvoir divin soit transmis directement du vêtement au nourrisson, par induction d'un téléphone au correspondant ou par « paiement différé » sur le porteur d'un fragment saint, la métonymie est comparable à celle des reliques et suppose le fantasme du corps virginal avec lequel ces objets auraient été en contact : c'est ainsi que le sacristain, en me remettant un morceau de soie entre les grilles de la chapelle, m'a assurée qu'il s'agissait du jupon de la Vierge dont le corps avait imprégné l'échantillon qu'il me remettait. Finalement l'agentivité de ces objets implique bien la croyance plus ou moins consciente en un corps vivant de la divinité, croyance que suggère la fascination qu'exerce l'image de celle-ci aussi bien lors de sa translation que lors de la procession du lundi de la Pentecôte. Les vivats lancés à la Vierge sont ceux qu'on adresse à une femme attirante : on célèbre sa beauté, on lui promet un amour éternel, on chante la cruauté du retour. Cette anthropomorphisation de l'image s'exprime également dans les énoncés des fidèles : lorsque j'ai demandé à un garçon d'Almonte à quel moment de la messe nocturne du dimanche devait avoir lieu le rapt de la Vierge, il m'a répondu, en souriant, que ses porteurs voyaient le visage de leur idole rougir de désir et décidaient alors de s'emparer d'elle.

Néanmoins il est clair que le vêtement de la Vierge, métonymie de l'image, se distingue de cette dernière : seules les chambrières ont l'autorisation de toucher le « corps » de la Vierge, tandis qu'un sacristain (surveillé tout de même par deux membres de la confrérie) ne peut distribuer les bienfaits de son linge que dans une chapelle latérale. Cependant, lors des processions qui clôturent le pèlerinage au sanctuaire et aussi sa translation, un fidèle peut s'ouvrir vers elle un passage tout particulier. Dans la violence du cortège de la Virgen, des hommes parviennent à faire passer leur enfant nouveau-né de main en main jusqu'à l'image sainte. Le nourrisson transite au-dessus des bras tendus des fidèles, comme un ange survolant la foule en délire, passe quelques secondes aux pieds de l'image, hurlant de peur et de désespoir, et suivant un mystérieux itinéraire de retour à travers les reconnaissances mutuelles, il est finalement rendu à son père. Julian Pitt-Rivers (1991 : 41-42) a décrit finement comment, au cours d'une fête de village andalou, une famille initie à la corrida une petite fille de trois mois. Il estime que l'enfant passe dans les bras de 22 personnes, sous les cris de la foule, la fanfare des *pasodobles*, souffrant les « parfums des différentes dames, les sueurs variées et les haleines aromatisées de tabac, d'ail, d'oignon, d'alcool et de bière, alors que probablement elle avait envie seulement de la poitrine de sa mère ». J'ai vu pour ma part un père placé dans les gradins supérieurs de l'arène, faire passer son nourrisson de main en main, jusqu'à ce qu'il atteigne le torero divinisé par le combat héroïque qui venait de se dérouler. Le *matador* prit l'enfant une seconde dans ses bras puis le remit à un *aficionado* qui le fit remonter, de gradin en gradin, jusqu'à ce qu'il soit rendu à son père. Cette socialisation particulièrement intense de l'enfant a valeur d'initiation. C'est aussi l'attouchement le plus

proche que subit la Vierge : celui du prolongement du corps sexué d'un homme dans sa progéniture. Comme si la chair de l'enfant, ainsi passée de main en main, donnait au fidèle un moyen de toucher la Vierge sans passer par les objets qui, par ailleurs, la représentent. En cet instant bouleversant de la procession, un même geste réunit l'image et son adorateur dans la violence de la dévotion : la souveraine tend l'enfant-roi à un homme du peuple et celui-ci lui offre son enfant des deux bras, relayés par ceux des membres de la communauté. Marie a engendré le Sauveur dans la stricte intimité virginale de l'Esprit Saint, tandis que l'enfant qui lui est présenté par la foule est le fruit de l'union charnelle qu'elle admet chez les hommes pour reproduire finalement ses idolâtres.

Régner par substituts

Le règne de la Virgen del Rocío s'étend ainsi par plusieurs procédés de démultiplication de son sanctuaire des marais au village d'Almonte, et de ce dernier aux quatre coins d'Espagne et même au-delà.

Le premier procédé correspond à un dédoublement : celui de la Reine en bergère¹³, lors de sa translation. Celle-ci est dotée par la tradition d'un pouvoir magique essentiel : avant que sa périodicité ne soit fixée à sept ans en 1926, elle était organisée quand une période de sécheresse ou une épidémie menaçaient la région. Or, contrairement à d'autres processions rogatoires, ce n'étaient point les autorités ecclésiastiques mais le conseil municipal d'Almonte qui décidait de ces translations, ce qui vient confirmer l'autonomie exceptionnelle de cette divinité par rapport à l'Église. Son territoire liminal entre son sanctuaire et le village d'Almonte peut, d'une certaine manière, être considéré comme un fief dans le sens médiéval de ce terme, soit un domaine concédé à titre de tenure noble par le seigneur à son vassal à charge de certains services. Ce territoire, des marais aux champs cultivés, trace le premier niveau de suzeraineté de la Virgen del Rocío qui, en échange d'un « service » de translation, prodigue ainsi ses bienfaits à la terre de son vassal, celle-là même où elle fut découverte.

Au-delà de son fief, la Reine étend son « territoire de grâce » par le biais de ses confréries « filiales ». Chacune d'elles détient un substitut de son image matérialisée sur un étendard. Ces *simpecados* sont transportés au sanctuaire chaque année à la Pentecôte, accompagnés des confrères qui les vénèrent. Pour « faire le voyage » (*hacer el camino*), chacun des *simpecados* est logé dans un trône tout à fait comparable à celui de la Reine qui les attend au sanctuaire. Ce lit à baldaquin en argent avance au rythme des bœufs qui le traînent et fait l'objet d'une ferveur comparable à celle que les pèlerins réserveront à la Vierge en son

13. Il reste à expliquer pourquoi la Reine prend pour l'occasion une figure de bergère, mais cette incursion dans les représentations féminines de la Vierge nous mènerait ici trop loin.

sanctuaire. Transférant la sainteté de la Vierge à un simple étendard, le *simpecado* pourrait être provisoirement défini comme une métaphore.

Enfin la présence de la Vierge et son pouvoir divin sont véhiculés par les vêtements qu'elle a portés. On y enveloppe les nourrissons, tandis que tout *rociero* en porte sur lui un fragment. Frottés à ses linges divins, des objets personnels comme les porte-clés et les téléphones acquièrent un peu des bienfaits de la divinité. Le pouvoir de celle-ci s'étend ainsi à l'infini par un procédé de métonymie proche de celui des reliques.

Tous ces procédés ont pour moteur principal le rituel. D'abord, c'est bien celui de la translation à Almonte qui dessine le fief de la Reine. Par ailleurs, le pouvoir de substitution des *simpecados* est rechargé lors de leur réception par la confrérie « matrice » sur le seuil du sanctuaire, la veille du rapt de la Vierge. C'est alors que les confréries « filiales » qui les ont portés tout au long de leur pèlerinage font acte d'allégeance à la Vierge Reine à travers sa « confrérie matrice », traçant ainsi son « territoire de grâce ». Tout au long du chemin qui mène la confrérie « filiale » de son lieu d'origine au sanctuaire de la Vierge, de multiples rites de dévotion sont adressés à son *simpecado* qui est finalement traité, plus qu'en métaphore, en image « vraie » de la divinité. Quant aux vêtements de celle-ci, ils sont vecteurs de sacralité grâce au dispositif rituel mis en place par les chambrières, prêtresses du corps secret de la Vierge. Enfin, lorsque les nourrissons sont portés jusqu'au trône de la souveraine, tout le cortège de celle-ci participe au rituel d'abandon de l'enfant à la foule.

Aujourd'hui le pèlerinage à la Virgen del Rocío convoque le monde entier à travers sa transmission télévisuelle, la diffusion de son culte en DVD et son site Web. Telle la reine d'Espagne, la princesse Diana ou Madona, la Virgen del Rocío est devenue une souveraine virtuelle et mondialisée. Lors de sa translation au village d'Almonte, les projecteurs puissants des cameramen ont remplacé les torches de ses fidèles et suivent l'idole à la trace. Les journalistes qui diffusent les images de son culte sont devenus, d'une certaine manière, les ministres de son culte, tandis que les caméras apparaissent comme des *paraphernalia*. Il serait intéressant d'étudier comment sont distribuées les cartes de presse qui permettent d'approcher la déesse. Je n'ai jamais été aussi respectée à Almonte que lorsque mes amis m'ont vue sur leur écran de télévision auprès de la Virgen del Rocío, entourée des journalistes entre lesquels j'avais réussi à me glisser. La divinité semble bien s'accommoder de cette globalisation : lorsque j'ai demandé naïvement à l'un de ses porteurs si les projecteurs de la télévision ne dérangent pas le culte qui lui était rendu, je me suis entendu répondre que la Virgen del Rocío aimait se montrer sur les écrans : il suffit d'observer comment elle rougit de plaisir à l'approche de la lumière des projecteurs.

Tous ces rituels sont évidemment fondés sur une croyance : l'image de la Virgen del Rocío est, plus qu'une représentation, le corps réel de la divinité.

Nous avons vu comment le rituel construit cette réalité : les caméristes l'habillent et la déshabillent, les exégèses lui donnent vie, la violence des hommes la sexualise. S'il est vrai que la Vierge apparaît lors de sa translation en bergère et pour son pèlerinage en souveraine, celle-ci semble à son tour se dédoubler : son corps politique est formé par ses fidèles rassemblés autour de ses substituts, pèlerins venus de l'Espagne entière ; son corps naturel est, nous l'avons vu, produit par l'anthropomorphisation constante de son image. On songe évidemment aux « deux corps du Roi » tels que les définit Ernst Kantorowicz (1989) pour exprimer l'idée médiévale de la royauté centrée sur le Christ. Selon cet auteur, le corps politique et le corps naturel des souverains reprennent les deux natures de la *gemina persona* du Christ formée de *una persona* et *duae naturae*¹⁴. Trop complexe pour être étudiée ici avec la profondeur historique nécessaire, la notion de *gemina persona*, composée d'un corps naturel et d'un corps politique, pourrait éclairer les « deux corps de la Reine » que présente finalement la Virgen del Rocío. Celle-ci semble en effet construite par gémation sur le modèle de l'image double du Christ. Le corps politique de la Vierge Marie, on l'a vu, est donné par le dogme : elle est Reine en tant que mère de Dieu, elle a été couronnée par Jésus, elle est identifiée à l'Église souveraine. De plus, la Virgen del Rocío, on l'a vu, a fait l'objet d'un couronnement canonique. Son corps mystico-politique est ainsi donné par le dogme et consacré par sa couronne. Il est confirmé par le rite au travers de ses substituts en *simpecados*. Quant à son corps naturel, on a vu comment ses fidèles le construisent par des procédés d'anthropomorphisation, particulièrement lors de la translation quand elle est en bergère, et par les qualités magiques attribuées à ses vêtements. Dès lors on peut se demander si la Virgen del Rocío n'a pas été construite, selon un modèle très ancien de souveraineté, comme *gemina persona* dont les rituels expriment les *duae naturae*. Son corps politique trône dans son sanctuaire et reçoit, lors du pèlerinage annuel, ses substituts disséminés dans son royaume. Son corps naturel est construit lors de son rapt et de ses violentes processions. Cette hypothèse des « deux corps de la Reine » devrait donner une direction à une enquête historique qui reste à faire.

Antoinette MOLINIÉ

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

CNRS/Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense

antoinette.molinie@mae.u-paris10.fr

14. Cette dualité a fait l'objet de discussions au cours des différents conciles de Tolède (E. Kantorowicz, *op. cit.*, p. 56).

Bibliographie

- ALBERT-LLORCA Marlène, 1995, « La Vierge mise à nu par ses chambrières », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, 2, p. 201-228.
- ÁLVAREZ GASTÓN Rosendo, 1975, *El Rocío a examen*, Sevilla, Editorial Católica Española.
- , 1977, *Pastora y peregrina*, Sevilla, Editorial Católica Española.
- BORGEAUD Philippe, 1996, *La mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Paris, Seuil.
- CHRISTIAN William A., 1976, « De los Santos a María: panorama de las devociones a los santuarios españoles desde el principio de la Edad Media hasta nuestros días », in Lisón Tolosana C., *Temas de Antropología española*, Madrid, Akal, p. 49-105.
- GARCÍA LÓPEZ María Belén, « Los Autos de Bienes de Difuntos en Indias. El caso del sevillano Baltasar Tercero », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Guía del investigador americanista, mise en ligne le 30 mai 2010, consulté le 24 septembre 2012. URL : <http://nuevomundo.revues.org/59829> ; DOI : 10.4000/nuevomundo.59829.
- HERNÁNDEZ DÍAZ José, 1980, « Iconografía mariana en las tierras del Antiguo Reino de Sevilla », *Miriam*, 9, Sevilla.
- INFANTE GALÁN Juan, 1971, *Rocío. La devoción mariana de Andalucía*, Sevilla, Editorial Prensa Española.
- KANTOROWICZ Ernst, 1989, *Les Deux Corps du Roi*, Paris, Gallimard.
- LÓPEZ TAILLEFERT Manuel Ángel, 1997, *El Rocío. Una aproximación a su historia*, Almonte, Pontificia, Real e Ilustre Hermandad Matriz de Nuestra Señora del Rocío.
- MOLINIÉ Antoinette, 2004, « La Virgen del Rocío no tiene vergüenza: Aproximación antropológica a la mariolatría andaluza », in Velasco H. (coord.), *La antropología como pasión y como práctica. Ensayos in honorem Julian Pitt-Rivers*, Madrid, 2004, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, p. 105-120.
- MURPHY Michael D. et GONZÁLEZ FARACO Juan Carlos, 2001, « Los nombres de la Virgen del Rocío: imagen, territorio y comunidad en la evolución de una nomenclatura mariana », *Actas del Segundo Encuentro Iberoamericano de Religiosidad y Costumbres Populares celebrado en Almonte*, El Rocío (España) del 23 al 25 de Noviembre de 2001, Centro de Estudios Rocieros-Universidad de Huelva.
- (éds.), 2002, *El Rocío. Análisis culturales e históricos*, Huelva, Diputación Provincial de Huelva.
- , 2007, « Reina y Pastora: la representación dual de la Virgen del Rocío », in González Cruz D. (éd.), *Virgenes, Reinas y Santas. Modelos de mujer en el mundo hispano*, Huelva, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Huelva y Centro de Estudios Rocieros, p. 335-354.
- PITT-RIVERS Julian, 1991, « Los estereotipos y la realidad acerca de los españoles », in Cátedra M., *Los españoles vistos por los antropólogos*, Madrid, Ediciones Júcar, p. 31-44.

Les deux corps de la Reine et ses substituts. La souveraineté d'une Vierge andalouse

Nous étudions comment une divinité se présente sous une figure de reine et les procédés par lesquels est construite sa souveraineté. Les opérations de dédoublement et de substitution permettent à la Virgen del Rocío (Andalousie) de régner sur un vaste territoire. Sa translation célébrée tous les sept ans dédouble cette « Reine » (« Reina »)

habillée pour l'occasion en « Bergère » (« Pastora »). Cette cérémonie trace le premier niveau de sa suzeraineté, celui du voisinage. Le pèlerinage annuel au sanctuaire de la Virgen del Rocío mobilise une centaine de confréries venues de toute l'Espagne. Chacune d'elles transporte, dans un char à bœufs en argent, son *simpecado* (« sans péché »), un étendard traité comme réplique de la divinité. À leur arrivée au sanctuaire, après plusieurs jours de voyage, ces substituts portés par les confréries, font acte d'allégeance à la Reine. Leur hiérarchie est déterminée par l'ancienneté des confréries qui les détiennent. Ils configurent ainsi le deuxième niveau de suzeraineté de la Vierge Reine : traditionnellement celui de l'Andalousie, aujourd'hui celui de contrées espagnoles de plus en plus lointaines. Par ailleurs certains objets manipulés pour le culte de la Virgen, et d'autres ayant bénéficié du contact avec son image, communiquent le pouvoir de celle-ci à leurs propriétaires. Enfin, à travers son image virtuelle transmise chaque année par la télévision à l'occasion de son pèlerinage, la Virgen del Rocío atteint le monde entier. Nous identifions les opérations (analogie, substitution, identification, équivalence, métaphore, métonymie) qui déterminent les différents niveaux de vassalité à cette Vierge souveraine. Enfin, en rapprochant le dédoublement de son corps des « deux corps du Roi » tels qu'ils sont identifiés par Kantorowicz, nous proposons de considérer cette divinité royale comme *gemina persona*.

Mots clés : Vierge, Andalousie, souveraineté, dédoublement, substitut, corps multiples.

The Queen's two bodies and her substitutes. The sovereignty of an Andalusian Virgin Mary

*We describe how a divinity takes the appearance of a queen and the processes by which her sovereignty is constructed. The dual effects of replication and substitution allow the Virgen del Rocío (Andalusia) to reign over a vast territory. Her transport from one sanctuary to another, dressed as a shepherdess, which is enacted every seven years, transforms this Reina ("Queen") into a Pastora ("Shepherdess"). This splitting defines the first level of her authority, that of the neighborhood. The annual pilgrimage to the sanctuary of the "Virgen del Rocío" brings together about a hundred fraternities ("hermandades") from all over Spain. On an ox-driven silver-clad cart, each fraternity carries its *simpecado* ("devoid of sin"), a banner that is treated like a replica of the goddess. Upon arriving at the sanctuary, after an arduous voyage of several days, these symbolic substitutes express their allegiance to the Queen. The hierarchy of the banners is determined by the age of the fraternities that bear them. In this manner, they embody the second level of sovereignty of the Virgin Queen: traditionally this covered Andalusia, but today it extends to more and more remote areas of Spain. Furthermore, certain objects that have been manipulated during the cult of the Virgin, and other items that have been blessed by contact with her image, convey some of her power to their owners. Finally, through her virtual image broadcasted every year by television on the occasion of her pilgrimage, the "Virgen del Rocío" exercises sovereignty over the entire world. We identify the logical operations (analogy, substitution, identification, equivalence, metaphor, metonymy) that determine different levels of vassalage to the sovereign Virgin. Finally, by comparing the replication of her body to the "King's two bodies" identified by Kantorowicz, we suggest that this royal divinity be considered as a *gemina persona*.*

Key words: Virgin, Andalusia, sovereign authority, replication, substitution, multiple embodiments.

Los dos cuerpos de la Reina y sus sustitutos. La soberanía de una Virgen andaluza

Nos proponemos estudiar aquí cómo una divinidad aparece bajo una figura de reina, así como los procedimientos con los cuales se construye su soberanía. Las operaciones de desdoblamiento y de sustitución permiten que la Virgen del Rocío reine sobre un territorio extenso. Su traslado, celebrado cada siete años, desdobra a esta “Reina”, vestida de “Pastora” para esta ocasión. Esta ceremonia dibuja el primer nivel de su señorío, el del vecindario. La romería anual al santuario de la Virgen del Rocío moviliza un centenar de hermandades que acuden de toda España. Cada una de ellas transporta, en un carro de bueyes de plata, su “simpecado”, un estandarte que representa una réplica de la divinidad. A su llegada al santuario, después de varios días de camino, estos sustitutos que llevan las hermandades dan pruebas de su vasallaje a la Reina. Su jerarquía está determinada por la antigüedad de las hermandades que los poseen. Configuran así el segundo nivel de señorío de la Virgen Reina: tradicionalmente el de Andalucía, y hoy en día el de regiones cada vez más lejanas. Por otra parte algunos objetos manipulados dentro del culto a la Virgen, y otros que han beneficiado de un contacto con su imagen, comunican el poder de ésta a sus propietarios. Finalmente, por medio de su imagen virtual transmitida cada año por televisión con motivo de su romería, la Virgen del Rocío alcanza al mundo entero. Identificamos las operaciones (analogía, sustitución, identificación, equivalencia, metáfora, metonimia) que definen los diferentes niveles de vasallaje a esta Virgen soberana. Por último, al comparar el desdoblamiento de su cuerpo con los “dos cuerpos del Rey”, tal y como los define Kantorowicz, proponemos considerar a esta divinidad real como una gemina persona.

Palabras claves: Virgen, Andalucía, soberanía, desdoblamiento, sustituto, cuerpo múltiple.

